

PROCESSUS D'ACQUISITION DE L'IMMUNODEFICIENCE CULTURELLE

Dépendances et accoutumances. L'accoutumance aux services et aux produits de consommation est un phénomène déjà bien connu dans les produits industrialisés. Rares sont ceux d'entre nous qui vivons dans les pays dits développés, qui peuvent en effet se passer désormais de voiture automobile, de radio ou de TV, ou des nombreux "gadgets" ou produits de consommation qui, de l'aspirateur électrique et de la calculatrice électronique au four à micro-onde, font déjà partie de notre existence quotidienne. Il en va de même pour ce qu'on appelle les services sociaux comme les écoles, les centres hospitaliers ou de santé, ou les services d'eau et d'électricité, de transport ou de téléphone, sans parler des milliers d'autres "services" moins importants qui figurent dans la liste interminable des Pages jaunes des annuaires téléphoniques.

Avant que ces biens et services n'eussent imposé leur tyrannie souvent vulgaire sur nos vies, les innombrables populations des sociétés non industrialisées n'avaient jamais souffert de leur manque. Les gens possédaient très peu de biens sans jamais savoir ce qu'était la pauvreté. Le simple et le petit n'étaient pas seulement suffisants, mais aussi beaux et dignes. Ce fut dans les sociétés dites développées, c'est-à-dire celles qui furent les premières à être économisées, ou entièrement dominées par la perception économiste, que l'on assista à l'apparition du syndrome nouveau. La dépendance à l'égard des biens et services se généralisa en peu de temps. Dans bien des cas, elle finit par se manifester sous des formes d'accoutumance socio-culturelles de caractère pathologique et "incapacitant".

A titre d'exemple, il est bien connu que, dans les sociétés vernaculaires (1), il existait toujours des structures coutumières et collectives qui permettaient à tous leurs membres de souffrir leur deuil en dehors de toute institution. Dans certains pays "avancés", l'on a déjà recours, dans des cas pareils, à des spécialistes appelés "bereavement counsels" (conseillers en deuil ou experts en thanatologie). Ces derniers sont des professionnels formés et officiellement reconnus, souvent titulaires d'une maîtrise ou d'un doctorat en la matière, que la société américaine met aujourd'hui à la disposition de consommateurs endeuillés qui en éprouvent le besoin. Le demande croissante suffit à montrer que ce genre de services incapacitant gagne du terrain, détruisant à la longue les capacités propres à chacun de vivre dans l'autonomie et ce, dans des domaines pourtant aussi étrangers à l'économie que la perte d'un être cher.

Quand le corps cesse de produire son endo-morphine. Les mécanismes de contamination du syndrome moderne d'accoutumance culturelle rappellent étrangement ceux de l'accoutumance physiologique à la drogue. Il est en effet connu que les premières doses de morphine ou d'héroïne introduites dans un corps normal produisent généralement de fortes sensations de soulagement et de bien être. Mais du coup, le corps cesse aussi, en très peu de temps, de produire ce peptide appelé endomorphine qui est sa propre façon de calmer les sensations de fatigue et de douleur. Or, lorsque cette activité normale du corps est bloquée par l'argent externe que représente la drogue, c'est cette dernière qui, seule, peut compenser l'endomorphine qui n'est plus produite naturellement. L'argent externe devient ainsi le seul moyen de protection du corps, indispensable à sa nouvelle homéostasie. En d'autres termes, le processus aboutit à transformer artificiellement un besoin qui n'existait pas en une nécessité qui, de plus, aura pour effet une incapacitation permanente.

Dans les cas des sociétés vernaculaires, les processus d'accoutumance peuvent être attribués à la convergence de deux séries de facteurs. Parmi les facteurs endogènes, il y a lieu de rappeler la désintégration du tissu social et le "vide culturel" qui s'ensuivit. Parmi les facteurs exogènes, on peut relever l'introduction rapide d'un ensemble combiné d'objets, de technologies, de services et d'idéologies. L'impressionnant arsenal des éléments qui étaient ainsi parachutés dans la vie des populations cibles relevait quasiment de la magie. Car, dans nombre d'entre eux, les sphères du

visible -celles qu'elles arrivaient à percevoir- se mêlaient à l'invisible -celles dont elles ne comprenaient ni la nature ni le fonctionnement et qui leur restaient ainsi inexplicables.

Dans cet arsenal, les technologies modernes jouent un rôle doublement trompeur. Car elles sont comme des mirages vite entrevus, mais dont les populations fascinées ne peuvent, pour la plupart, s'assurer ni l'acquisition ni la maintenance.. Par ailleurs, elles en appellent à toutes les clientèles : des machines et des outils qui peuvent accomplir, sans peine, à bon marché et dans un temps incroyablement court, ce que jamais le indigènes les plus qualifiés en la matière n'avaient pu imaginer faire dans les mêmes conditions ; des instruments ou des produits qui semblent répondre aux besoins les plus extraordinaires ; des médicaments qui arrivent à vaincre les maladies et les souffrances les plus difficiles à supporter, des visions de lendemains qui promettent, sur terre, tous les paradis imaginés par les poètes et les prophètes ; enfin, pour tous ceux que cela peut intéresser, aussi des armes et des moyens de destruction tels qu'on avait jamais pu en imaginer.

Comme on pouvait s'y attendre, l'imaginaire des gens les plus traumatisés fut, surtout dans un premier temps, assez vite séduit par les nouveaux gadgets. Ils ne tardèrent pas seulement à produire l'accoutumance attendue chez leurs usagers, mais ils eurent sur les populations cibles des effets encore plus dévastateurs, car les nouvelles technologies incapacitantes servirent à dévaluer et à chasser les outils vernaculaires les plus indispensables à la vie des populations de base. Dans bien des cas elles devinrent des "nécessités" quotidiennes, bien que leur fonctionnement continuât d'échapper à toute compréhension ou à tout contrôle de leurs usagers.

Mais, comme nous l'avions indiqué plus haut, l'arsenal des "drogues" proposées à l'accoutumance culturelle ne s'arrêtait pas aux technologies. Il comprenait aussi les services et les idées. Ainsi, des hommes et des femmes qui avaient toujours fait bon usage de leurs pieds, de leurs mules ou de leurs chariots, ne pouvaient plus se passer de voiture, ou même des avions pour se déplacer. Des sociétés qui avaient mis des millénaires à développer leurs propres modes d'apprendre, de se nourrir, de se soigner, de se construire des gîtes, compte tenu de leurs propres possibilités, ne pouvaient plus se passer de services et d'institutions créés pour d'autres contrées, alors que, par ailleurs, ces services et ces institutions leur étaient inaccessibles. Femmes et hommes que de longues traditions d'auto-suffisance et d'auto-dépendance avaient été habitués à utiliser leur propre jugement et surtout leur nez, leurs yeux et leurs oreilles, pour appréhender leur réalité, étaient réduits à ne jurer que par des expériences et des vérités toutes faites qui leurs venaient d'idéologies étrangères. Cette accoutumance aux différentes béquilles qui leur étaient proposées allait réduire, encore davantage, leurs propres capacités autonomes.

Au marché des illusions et des espoirs fous. Il est évident qu'une certaine désagrégation du tissu social accentue les faiblesses des sociétés vernaculaires, face aux nouveaux défis qui leurs sont lancés. De plus, les institutions traditionnelles semblent souvent impuissantes à trouver des réponses imaginatives aux problèmes de plus en plus graves dont souffrent les populations : entre autres, l'indignité des nouvelles formes d'indigence et de clochardisation, la faim, les injustices et les discriminations croissantes. Ce sont des aspects inquiétants de leur culture que l'homo oeconomicus et le discours développementaliste mettent en relief pour coloniser l'esprit des populations cibles et les intéresser au grand marché des illusions et des espoirs fous qu'ils organisent à leur intention.

Que leurs auteurs soient de gauche ou de droite, ces illusions reposent sur des projets de société qui sont toutes fondées sur les deux piliers de l'économie et de la technologie : le premier doit soutenir des systèmes scientifiques de production et de redistribution des biens, et permettre aux moins privilégiés de satisfaire tous leurs besoins ; le second doit apporter aux régions les plus isolées les avantages des technologies libératrices les plus avancées. En termes d'attentes, les agents promoteurs de ces illusions assurent les populations que des luttes sociales bien menées permettront à tous d'obtenir des droits qui ne leur avaient jamais été accordés dans leurs propres

sociétés : notamment les droits à l'égalité et à la libre participation à tous les domaines politiques, économiques, culturels, éducatifs et autres. Il faudra cependant que ces populations acceptent de se plier aux nouvelles règles du jeu qui leur sont proposées.

La grande illusion scolaire. La grande illusion scolaire est celle qui exerce souvent le plus d'effet sur l'imagination des populations les plus défavorisées, car elle les amène à croire qu'elles peuvent se servir des nouveaux systèmes proposés pour réparer toutes les discriminations dont elles ont été l'objet. Nous avons déjà vu comment ces systèmes aboutissent, en fait, à des formes encore plus choquantes d'exclusion et de discrimination.

Les effets négatifs des nouvelles institutions scolaires sont cependant loin d'être limités à ce seul aspect. Celles-ci jouent, en effet, un rôle capital dans les processus de déculturation ou de "défoliation culturelle" des sociétés vernaculaires, pour reprendre une expression de l'historien Joseph Ki Zerbo. C'est, en effet, par le biais de l'école que les éléments les plus doués intellectuellement de ces sociétés sont triés et soigneusement "traités", pour être enfin déracinés de la terre qui leur a donné naissance. C'est l'école qui leur apprend, dans bien des cas, à se considérer, ainsi que leur société entière, comme des produits du "sous-développement". C'est elle qui leur inculque, aussi, que leurs racines culturelles sont un obstacle plutôt qu'une source de régénération, dans leur marche vers le "développement".

Dans l'ensemble, la grande illusion scolaire contribue encore, peut-être plus que tous les autres facteurs, au tragique déracinement des "élites" culturelles des pays dits en voie de développement, les mêmes qui, par ailleurs, assument souvent des positions-clés dans leurs pays. Aussi, ces individus rappellent, dans le meilleur des cas, ces satellites artificiels perdus, se mouvant dans des espaces vides et inhospitaliers qui leur sont toujours étrangers. Même leurs rêves et leurs expériences existentielles semblent avoir perdu toute racine ou consistance culturelle. Pour la même raison, ce syndrome acquis de déracinement est un facteur qui sert, à son tour, les processus d'acquisition de l'immuno-déficience culturelle.

Le syndrome de l'auto-dépréciation. Les réactions d'indignation et de révolte des populations contre le fait colonial - et les nouveaux parvenus indigènes qu'il avait amenés au pouvoir - n'ont pas été sans laisser, chez ces victimes, des traces souvent profondes d'auto-dépréciation. Les mirages d'un autre monde riche et démocratique que les modèles de développement leur font miroiter contrastent fort avec les immenses problèmes dans lesquels les victimes semblent s'enliser. Enfin, l'impression de "vide culturel" accentue chez elles le sentiment que leur faiblesse à s'en sortir n'est pas seulement le produit de conjonctures défavorables passagères. Dans les domaines les plus sensibles de leurs activités quotidiennes, les "élites éduquées" sont là, surtout dans les grandes villes, pour leur rappeler que les temps où l'on pouvait vivre à l'ancienne sont décidément révolus. La violence avec laquelle les victimes de ce syndrome cherchent à imputer à l'Occident colonial toutes les raisons de leur malheur n'est souvent que l'autre face du désespoir profond issu de la perte de confiance en leurs propres forces.

Le syndrome du mimétisme culturel. L'école importée et les processus d'auto-dépréciation ne sont certes pas les seuls à faire naître la croyance en de nouveaux modèles universels de "développement" - et de vie, en général. Bien que "l'éducation" eût joué un rôle de premier plan dans ce phénomène, la conjonction du colonialisme et de l'économisme introduisit beaucoup d'autres "biens" dans les espaces vernaculaires, qui servirent les mêmes objectifs. Les nouveaux "media" et autres moyens de communication et de transport, les objets de consommation de toutes sortes, et bien sûr, les différents produits magiques de la technologie moderne étaient, tous, de nature à illustrer l'image positive qu'un certain impérialisme culturel cherchait à donner de ces différents modèles de développement, qu'ils fussent de tendance libérale, capitaliste, socialiste ou communiste.

L'intériorisation, par les populations cibles, de la supériorité établie de ces modèles fut largement facilitée par un autre syndrome dont les causes n'étaient pas étrangères aux mêmes processus : le syndrome du mimétisme culturel. Le mythe de cette supériorité, combiné à la quasi certitude de certaines "élites" que le "sous-développement" de leurs sociétés représentait, en grande partie, un sous-développement mental, a ainsi renforcé ce syndrome, déjà bien connu des sociétés modernes.

Dans les sociétés particulièrement affectées par la désagrégation du tissu social et le "vide culturel", les conditions sont telles que ce syndrome atteint souvent ceux-là mêmes qui croient combattre avec acharnement les influences déculturantes des modèles modernisants. A ce titre, il est intéressant de noter un exemple significatif rapporté par Dariush Shayegan. Ce dernier montre, en effet, comment l'idéologie de Shari'ati - un penseur "intégriste" iranien dont les idées influencèrent considérablement la révolution islamique - proposait, en fait, un modèle de société repris aux idées modernes de progrès, dans une version néo-marxiste habillée de parures empruntées aux mythes islamiques. (2)

Dans le climat d'auto-dépréciation créé par l'intériorisation des nouvelles valeurs dominantes, en particulier celles de l'économisme montant, les modèles de société proposés aux victimes par les différentes idéologies à la mode, ne sont souvent, en réalité, que l'expression de ce mimétisme culturel. Elles représentent, hélas ! dans bien des cas, un triste amalgame d'illusions créées par le préjugé économiste moderne, de projections volontaristes d'un avenir où l'opulence généralisée serait accompagnée de considérations de justice et de dignité pour tous, de rêves, enfin, d'un renouveau modernisé des différentes identités culturelles. Le syndrome du mimétisme culturel laisse peu de place à une réflexion profonde sur le présent, dans toute sa complexité vivante. Car le désarroi culturel dont il dénote réduit la sensibilité, la liberté d'esprit et l'attention nécessaires à cette réflexion. Partant de l'intériorisation du sous-développement et du dénigrement de ses propres facultés de jugement, la victime semble retrouver sa sécurité intérieure en suivant le modèle qui l'a le plus impressionnée : n'importe lequel, pourvu qu'il réponde à sa recherche désespérée d'une solution à ses problèmes, à partir de ses illusions présentes et d'une réinvention quasi psychotique de son passé.

Majid Rahnema

Extrait de *Le Nord Perdu, Repères pour l'après-développement*, Editions d'En Bas, Lausanne, 1992, pp.157-164.

(1) Comme le rappelle Ivan Illich, "le terme "vernaculaire" vient d'une racine indo-germanique impliquant l'idée d'enracinement, de "gîte". En latin, vernaculum désigné tout ce qui était élevé, tissé, cultivé, confectionné à la maison, par opposition à ce que l'on se procurait par l'échange." (voir *Le Travail Fantôme*, Seuil, Paris 1980, p. 67). A ce titre, la langue (ou plus exactement le parler) vernaculaire est fait de mots et de tournures cultivés dans le domaine propre de celui qui s'exprime par opposition à ce qui est cultivé ailleurs et apporté. Elle s'oppose ainsi à la langue véhiculaire, qui se dit d'une langue servant plutôt "aux communications entre des peuples de langue maternelle différentes"(Robert).

(2) Dariush Shayegan, *Qu'est-ce qu'une révolution religieuse ?*, Presses d'Aujourd'hui, Paris, 1982, pp. 216 et suivantes.